Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Herausgeber: Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 53 (1995)

Heft: 1: Technopôles

Artikel: Les sciences sociales au risque des pôles technologique : urbanisation et urbanité

Autor: Jaccoud, Christophe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-140407

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES SCIENCES SOCIALES AU RISQUE DES PÔLES TECHNOLOGIQUES : URBANOPHILIE ET URBANITÉ

Christophe JACCOUD
Institut de recherche sur l'environnement construit
Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne

A quoi reconnaît-on une mode? Au fait que des articles se multiplient, des pages se noircissent, que des spécialistes rédigent des livres et prononcent des conférences. Le doute est moins permis encore quand des passerelles paraissent devoir s'établir entre des lexiques, des thématiques et des concepts en provenance des sciences sociales appliquées à la ville, par ailleurs le plus souvent rigoureusement fondés, et des objets architecturaux dépouillés, nus comme des coupes géologiques, sculptures inorganiques vouées à l'extériorisation du *vide*: vide des déchets et des scories de l'activité humaine, vacuité des espaces-vitrines scandant une civilisation urbaine qui jongle avec quelques uns de ses composants les plus immatériaux: rapidité, interactivité, simultanéité...

La "doctrine" technopolitaine participe sans nul doute de ces hasardeuses rencontres, d'un durcissement d'une logique stéréotypée édificatrice de nouvelles figures totalisantes et de nouvelles légitimités sociales, spatiales, économiques et technologiques. Et pourtant, contre bien des idées reçues qui verraient dans l'érection de pôles technopolitains une modalité du redéployement capitaliste de cette fin de siècle, il faut prendre acte et mesure de la responsabilité de la cohorte des sociologues, des politologues et des géographes, récents promoteurs d'une *urbanophilie* dans laquelle les architectes, les urbanistes et *in fine* les décideurs politico-économiques n'ont eu qu'à se servir pour imposer des attitudes et des représentations esthétisantes de la dynamique urbaine, et dont les parcs technologiques suisses et proches étrangers, dans leurs avatars multiples, sont les créatures achevées.

L'urbanophilie dans tous ses états

"Image du quartier", "mémoire des lieux", "nouvelles urbanités", "identité du territoire", "métropolisation des espaces urbains",etc, depuis une quinzaine d'années maintenant, les sciences sociales appliquées à la ville considèrent et privilégient le fait urbain pour l'essentiel dans ses dimensions symboliques, c'est-à-dire par rapport à une appréhension essentiellement qualitative et subjective de l'espace. Puissante incitation, on s'en doute, à mettre en branle chez les opérateurs et les praticiens de l'espace construit des

démarches architecturales et urbanistiques hautement esthétisantes, et cela d'autant plus que les scientifiques précédemment décrits, par un curieux effet de désaffection épistémologique, paraissent s'être massivement détournés de l'origine et de la question infrastructurelle du phénomène urbain: disparue la question des équipements publics, évanouie la critique des processus d'urbanisation et de ségrégation, et cela au profit d'un impérialisme indubitable des points de vue phénomènologique, anthropologique et sémiotique.

Et que dire encore, dans cette promotion urbanophilique, du rôle joué par les médias, instances...médiatrices et à ce titre vulgarisatrices, et dont la forte conductivité relaye et consolide encore ce culte de la ville - désormais aplat homogène et superficiel - touristisant l'espace, "érotisant" le site, enchantant le lieu. Avec pour conséquence principale et hautement perverse que l'hégémonie d'une telle représentation éloigne de la nature à la fois produite et productiviste de l'espace, au mépris des enjeux pourtant bien réels que ces redéployements spectaculaires ne manqueront pas de mobiliser.

Cette urbanophilie, qu'elle soit d'inspiration savante ou profane, paraît devoir constituer aujourd'hui une référence culturelle de base. Chez les chercheurs labelisés comme on l'a vu plus haut, mais aussi au sein de ce qu'il est convenu de nommer la culture de masse. Chacun connaît, par exemple, les archétypes que convoient le cinéma, la photographie ou la publicité, les contenus fantasmatiques d'une urbanité spectaculaire réduite à des signes dont les citadins jouissent par la manipulation narcissique et marchande.

L'essaimage, récent et apparemment continu, de pôles technologiques incarne à sa manière ce faisceau de tendances complexes, mixte de spéculation immobilière, de construction de programmes tertiaires haut de gamme en même temps que miroir d'une société attachée à une rédemption qui passerait par le *high tech*.

De l'urbanophilie à l'urbain

Le bât blesse toutefois. Il faut en effet déplorer que ces expériences et réalisations - et le propos concerne tous les cas helvétiques - souffrent d'un déficit d'assise sociale et d'ancrage authentiquement urbain, au risque de les voir se diluer dans l'impersonnalité des périphéries et dans l'anonymat des banlieues. "Zones industrielles du savoir et de l'innovation", c'est le statut faussement réjouissant vers lequel elles paraissent devoir s'acheminer. Et cela quand bien même ces espaces, dans le fait qu'ils concentrent des ressources matérielles et intellectuelles, qu'ils proposent un marché du travail hautement qualifié, qu'ils permettent la polarisation de trajectoires individuelles, "font ville", réunissent les conditions d'existence de véritables quartiers, les pièces constitutives d'un paysage autre que simplement technologique. Ceci nous conduit à penser que la conception de pareils sites et espaces exige de les concevoir aussi dans leurs dimensions relationnelles et résidentielles et d'éclairer non seulement l'écheveau des interactions technologiques et économiques, en un mot fonctionnelles, qui s'y déroulent, mais aussi

les modes de vie, les trajectoires et les mobilités de ceux qui, y travaillant déja, aimeraient peut-être y vivre aussi.

Le risque n'est pas négligeable que l'investissement d'une logique architecturale du *grand geste*, par essence désincarnée et de surcroît orpheline de la dialectique urbaine, couplée à des logiques plus classiques d'aménagement et de viabilisation, n'encouragent la mobilisation de compétences de "poseurs de tuyaux", certes cultivés puisque urbanophiles, mais étroitement inféodés tout de même aux principes et canons simplissimes de l'urbanisme opérationnel. Une menace d'éclatement social, spatial et culturel du territoire qui pourrait précisément résulter d'une absence de "politique du territoire", propre à croiser des logiques le plus souvent encore distinctes: l'économique, le politique et le culturel, en un mot l'urbain, mais dépouillé des évidences et de la bonne conscience que procure la satisfaction de manipuler des valeurs qualitatives et simili-généreuses.